

et on a reconnu que ces années étaient celles où régnaient les épizooties les plus dangereuses. Le moindre mal que puissent faire ces pailles, c'est d'être refusées par les bestiaux.

L'usage de tous les siècles et de tous les pays ne permet pas de regarder la paille comme un mauvais aliment pour les bestiaux, qui presque tous l'aiment lorsqu'elle est fraîche et bien conditionnée; mais il n'en est pas moins vrai que c'est une nourriture peu substantielle, et qu'il est prouvé par l'expérience que les chevaux, les bœufs qui travaillent, et auxquels on la donne exclusivement, s'affaiblissent au point de ne pouvoir plus rendre de services. Ce fait s'explique facilement par ceux qui savent que presque toutes les parties mucilagineuses, amilacées et sucrées, développées par la végétation, sont destinées à la formation de la graine, et que par conséquent elles sont passées dans le grain au moment de la complète maturité du blé.

Ce sont donc principalement les chevaux qui mangent beaucoup d'avoine, d'orge ou de blé d'inde, ceux qui travaillent peu, les vaches et les moutons qu'on ne veut pas trop engraisser, qui doivent être mis à la paille. Les jeunes animaux qu'on désire amener à une belle taille n'y arriveront point si on leur donne de la paille pour base de nourriture, parce qu'elle ne leur fournit pas assez de principes d'accroissement.

Thérér établit, dans ses *Eléments d'agriculture*, que, dans les céréales, la proportion, terme moyen, entre la paille et le grain, est, ainsi qu'il suit, par cent : seigle, 40; blé, 50, orge, 63; avoine, 61. Mais il y a de grandes variations, à cet égard, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, apportées par la variété, le terrain, le climat, les saisons, etc., qu'on ne peut fonder que des calculs fort vagues sur de pareilles bases.

Il est une manière de disposer la paille destinée aux bestiaux, qui la leur fait manger avec plus de plaisir, et qui par conséquent doit être employée toutes les fois que cela est possible; c'est de la stratifier, immédiatement après qu'elle est battue, avec du foin, du sainfoin, du trèfle, de la luzerne, etc., de la récolte précédente. On appelle, comme nous l'avons déjà dit, le résultat de cette opération : *mêlée*. On doit surtout faire de la mêlée lorsque la paille ou le foin ne sont parfaitement secs, parce que l'une favorise la dessiccation de l'autre.

La quantité moyenne de paille de froment récoltée sur un arpent de terre de première qualité est d'environ 200 livres.

On a souvent mis en question s'il ne convenait pas mieux de hacher la paille avant de la donner aux bestiaux, que de la leur faire manger telle qu'elle sort du battage. Des écrivains d'un grand talent ont pris le parti de la paille hachée, et des machines plus ou moins ingénieuses, plus ou moins compliquées, ont été inventées pour la mettre en cet état le plus promptement, le plus également et le plus économiquement possible. On dit qu'il y en a beaucoup en Angleterre et en Allemagne. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les avantages de la paille hachée sont compensés par ses inconvénients, dont un est très-grave, c'est qu'elle dispense les bestiaux de mâcher: or la mastication, comme on sait, est une circonstance nécessaire à une bonne digestion.

De plus, la paille hachée met en sang la bouche des jeunes chevaux, qui n'y sont pas encore accoutumés.

Les bêtes à cornes sont, de tous les bestiaux, ceux qui rejettent le plus fréquemment la paille hachée, au rapport de plusieurs agronomes.

Une opération plus facile à faire subir à la paille paraît devoir être préférée à celle de la hacher, c'est son *écrasement* au moyen d'une masse; d'un cylindre ou de deux rouleaux tournants.

La chose qui paraîtrait la plus favorable à la facile mastication des bestiaux serait de leur donner de la paille légèrement humectée un ou deux jours à l'avance, pour l'attendrir; mais on prétend que la paille ainsi mouillée affaiblit les chevaux, les *avachit*, pour nous servir de l'expression consacrée.

Les bestiaux, et surtout les chevaux, ne mangent pas également tous les brins de paille qu'on leur présente. Mille causes peuvent agir dans cette circonstance, et il est superflu de les rechercher; il suffit d'observer que cette paille n'est pas perdue, puisqu'elle entre dans la composition de la litière et par suite dans celle du fumier. D'ailleurs il est des bestiaux qui ne mangent pas de paille quand ils espèrent avoir du foin, encore plus de l'avoine ou autres grains. C'est au cultivateur à étudier leurs habitudes à cet égard.

Deux principales manières de conserver la paille existent: la première, c'est de la mettre, comme le foin, dans un fenil, soit en masse; soit en gerbes; la seconde, d'en faire une meule. L'une et l'autre ont des avantages et des inconvénients, qui sont les mêmes qu'éprouve le foin. En général il faut faire attention qu'elle ne prenne pas une mauvaise odeur, par sa proximité des écuries, des fumiers, etc., qu'elle ne moisisse pas, parce qu'elle est serrée mouillée, ou parce que l'eau des pluies l'a pénétrée. Les exoréments des chats, des poules, des souris, une poussière trop abondante, suffisent souvent pour en dégoûter les bestiaux. La changer de place une ou deux fois dans le courant de l'année est toujours avantageux, lors même que le fenil servirait comme il devrait toujours l'être, aussi aéré que possible.

La paille de froment qui contient encore beaucoup de grains est d'autant meilleure pour les bestiaux qu'il reste davantage de ces grains, comme on peut bien le penser.

Lorsque la paille d'avoine a été coupée, comme on le fait presque partout avant la maturité complète de la graine, elle est presque au-si bonne que le foin pour la nourriture des bestiaux; mais il ne faut pas qu'on l'ait laissé noircir et même pourrir sur le sol, sous prétexte de la faire javeler. Il est remarquable que les cultivateurs n'ouvrent pas les yeux sur leurs vrais intérêts, et qu'ils perdent de gaieté de cœur tant de paille d'avoine par suite de cet usage. Les chevaux ont moins de goût pour elle que les vaches et les moutons. En général on conserve bien plus ses feuilles que la paille de blé. Ses moyens de conservation sont les mêmes. On en fait également de la mêlée.

Ordinairement la paille d'orge est la plus dure de toutes; mais comme elle est savoureuse, les bestiaux ne la rebutent pas. Elle est peut-être plus qu'aucune autre dans le cas d'être mouillée avant de la leur donner. Rarement, au reste, elle entre dans le commerce; les cultivateurs qui la recueillent la consomment ordinairement, à raison de son peu de valeur.

Quoique plus tendre que la précédente, la paille de seigle est plus rarement donnée aux bestiaux, parce qu'elle est la moins nourrissante de toutes: cette infériorité de qualité, elle la doit à l'aridité du terrain où elle a cru, et au temps qu'elle est restée sur pied après la maturité de la graine qu'elle portait. Ce dernier fait est si vrai, que nous avons vu, en quelques endroits, couper des seigles un peu avant cette époque, uniquement dans l'intention de